52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 21 23 MAI 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Réflexions sur la Russie actuelle. — La lutte contre Dieu. — Changements d'attitude du bolchévisme vis-à-vis du problème de Dieu. — II. En Angleterre : la décadence de l'esprit religieux dans les milieux protestants. — Le puritanisme en fuite. — III. Où en est la Métapsychique ou science des phénomènes spirites ? — Expériences récentes. — IV. La lutte contre le communisme en Amérique.

I

Lorsque la France de François Ier donna, au XVIe siècle, l'exemple d'une alliance avec le Croissant, ce fait était si nouveau, il contrastait si violemment avec l'esprit de la croisade qui avait rempli les siècles antérieurs, que dans toute l'Europe s'éleva un murmure de blâme et d'indignation contre notre pays. A vrai dire, il y avait dans ce désaveu général une part d'hypocrisie et peut-être même une bonne part. Le machiavélisme était devenu déjà la loi des princes et de leur jeu politique. Ceux-là mêmes qui reprochaient le plus vivement au roi de France sa hardiesse, le jalousaient secrètement pour son initiative et s'efforçaient, par des voies détournées, de confisquer à leur profit les avantages qu'ils supposaient que nous en tirions, soit au point de vue commercial, soit au point de vue diplomatique et militaire.

Et le mot du gros bon sens fut dit à ce sujet par Blaise de Montluc, dans ses célèbres *Commentaires* (Edition de la Soc. d'Hist. de France, I, 143) : « Tous les princes chrétiens qui soutenaient le parti de l'Empereur faisaient grand cas de ce que le Roi, notre maître, avait employé le Turc à son secours. Mais contre son ennemi, on peut de tout bois faire flèches. Quant à moi, si je pouvais appeler tous les esprits des enfers pour rompre la tête à mon ennemi, qui me veut rompre la mienne, je le ferais de bon cœur, *Dieu me pardonne !* »

Je ne sais pas ce que les moralistes penseraient d'une telle résolution ! Le dernier mot rachète un peu l'ensemble. Nous avons beaucoup déclamé contre le mot de Bethmann-Hollweg déclarant en 1914 que « nécessité n'a pas de loi. » Montluc était évidemment de cet avis. Et il n'est malheureusement pas le seul.

Si je rappelle tout cela au début de cette Causerie, c'est que j'ai à traiter un sujet assez délicat et où je retrouve une situation assez analogue à celle de François Ier en face du Turc. Nous avons fait, depuis quelques mois, de grands progrès dans l'intimité russe. Montluc a beau dire que l'on peut faire appel « à tous les diables des enfers » pour rompre la tête à l'ennemi qui vous veut rompre la vôtre, je me demande s'il est bien aisé ensuite de faire rentrer dans leur enfer les diables que l'on a déchaînés, et si le concours que l'on a obtenu d'eux ne se paie pas finalement plus cher qu'il ne valait.

Nous n'avons pas ici à faire de politique. Nous nous efforçons de regarder les choses de haut ; nous tâchons de raisonner en chrétiens et en philosophes de l'histoire. Nous admettons parfaitement que, dans un incendie, on accepte, pour éteindre le feu, l'aide intéressée même d'un malfaiteur de droit commun. De là à lui accorder son amitié et même son estime, il y a loin. Nous ne songeons pas seulement à la trahison russe, en pleine guerre, en 1917, et au traité de Brest-Litowsk ; nous ne sommes pas assez amis de l'argent pour faire entrer dans nos appréciations les milliards prêtés à la Russie avant guerre et qu'il n'a jamais été question de reconnaître !... Mais nous considérons que la Russie, parce qu'elle est le centre de la propagande communiste et encore plus parce qu'elle est la forteresse de la violente campagne contre Dieu, trahit en ce moment même la civilisation européenne et universelle, pèse d'un poids formidable et néfaste sur les destinées du monde, et constitue pour tous les hommes le danger le plus grave que l'on puisse concevoir, puisqu'elle tend, de toutes ses forces qui sont immenses, à une matérialisation totale, c'est-à-dire à un abrutissement général de l'espèce.

Le paganisme allemand est un péril imminent ; mais le paganisme russe n'est pas moins délétère pour les masses. Il a même un caractère d'universalité qui le rend plus nocif que celui de Hitler et de Rosenberg : les racistes ne s'adressent qu'à une race et dressent contre eux toutes les autres, ils servent donc même à réveiller ces dernières ; le matérialisme communiste est une contre-religion qui a ses adeptes partout et qui prend sa source jusque dans les replis du cœur humain, c'est la coalition de toutes les puissances de la chair contre les puissances de l'esprit : *Caro concupiscit adversus spiritum.*

Que les hommes qui, chez nous, ont renié les vastes et sublimes ambitions de l'esprit se complaisent dans l'idée d'une alliance russe, cela ne peut nous étonner. Mais nous, catholiques, nous ne pouvons admettre de ce côté qu'une coopération occasionnelle, limitée à un but donné et immédiat, mais non un accord, qui ne saurait être profond et durable sans un minimum de communion en des principes de civilisation élevée et vraiment humaine.

Cela dit, je voudrais rendre compte d'une étude publiée par la *Civiltà cattolica* du 16 mars 1935, intitulée *Crisi nell'ateismo militante sovietico*, « Crise dans l'athéisme militant soviétique. » Cet article s'inspire d'une conférence qui a été donnée à l'Institut pontifical des Etudes Orientales par le P. Joseph Ledit, S. J., lequel publie depuis quelque temps une revue intitulée : *Lettres de Rome sur l'athéisme moderne,* en français.

Etudiant d'après les sources soviétiques l'évolution de l'athéisme en Russie, il constate que « l'attitude des Soviets envers la religion est en train de changer. » Il croit qu'il ne s'agit au fond que d'un changement de tactique ; mais il estime que les publications russes indiquent une « crise » dans ce domaine.

« Prenons comme exemple, dit-il, le journal *Bezbozhnik* (« Sans-Dieu »), qui est plus ou moins hebdomadaire, et qui est distinct de la revue mensuelle du même nom. Ce journal, en 1928, avait un tirage de 63.131 numéros. Il monta à 150 000 en 1929,... à 325.000 en 1930, et à la fin de cette même année jusqu'à 400.000. Cette année 1930 fut tristement célèbre par l'intensité de la propagande collectiviste, par l'emprisonnement de beaucoup de prêtres et de fidèles, par l'insolence croissante des blasphèmes bolchévistes, qui donnèrent lieu à la lettre de protestation du Saint-Père au cardinal Pompilj. Il y eut alors, en Russie, une campagne furieuse contre le Saint-Père. Le *Bezbozhnik* doubla le nombre de ses pages (de 4 à 8) et commença à paraître six fois par mois. Au cours de 1931, il continua à augmenter son tirage. Il atteignait un demi-million au 25 décembre 1931. Il paraissait toujours six fois par mois, mais seulement sur 4 pages. »

Arrivons en 1934. Le journal est en baisse : il ne paraît plus que trois fois par mois, sur 4 pages ; il n'indique plus le chiffre de son tirage (il y a lieu de croire qu'il n'atteint pas plus du tiers de celui de 1930 et 1931, donc 130 à 150 000).

Même symptôme en ce qui concerne la Revue soi-disant scientifique du Soviet central des athées militants, l'*Antireligiosnik*. En 1931, il était mensuel, comptait 128 pages et tirait à 31.500. La décadence se dessina en 1932 ; il paraissait alors sur 64 pages, mais deux fois par mois. Au mois de juillet, il ne parut plus qu'une fois par mois, toujours sur 64 pages ; à la fin de l'année, le tirage était descendu à 20.250, sur du papier de très mauvaise qualité. En 1934, il ne comptait plus que 48 pages, tirait à 13.000 et ne paraissait plus que tous les deux mois ; le n° de juillet-août ne fut tiré qu'à 11.580, celui de nov.-déc. à 12.000.

Quant au chiffre des sans-Dieu organisés, il avait atteint son point le plus élevé au 15 mai 1932, avec 5.673.000 athées militants. Il n'a pas été publié de statistique depuis ce temps-là. Il y a lieu de croire que si des progrès énormes avaient été constatés, on n'aurait pas manqué de nous le dire. Il y aura dix ans, en 1935, que l'association des sans-Dieu existe. Il est probable que l'on dira son état, à cette occasion, et nous aurons à considérer les chiffres qui seront fournis. Notons tout de suite que le *Bezbozhnik* du 29 janvier 1934 se lamentait sur la dissolution des Soviets antireligieux dans 70 circonscriptions. En novembre dernier, le même journal signale le fait suivant : Le soviet local des athées militants était persuadé d'avoir toute une circonscription de cellules dans le pays de Kovrov, mais il fut bien déçu en recevant du président de cette circonscription une lettre qui disait : « Ni dans la ville, ni dans les environs il n'y a plus aucune cellule. Dans toute la circonscription, il n'existe plus qu'un athée organisé, et c'est moi ! »

De tout cela il résulte que, malgré les efforts passionnés d'une minorité de tyrannie, qui tient toutes les commandes gouvernementales, l'athéisme est en plein dégonflement. Il en est de la Russie un peu comme de la France, où une minorité de francs-maçons oppresseurs a créé et maintient une législation athée, sous le nom de « laïcisme ». Le gouvernement russe cherche à imposer l'athéisme aux masses, mais jusqu'ici il n'y réussit guère, fort heureusement.

Cherchons les causes de la décadence de la propagande athée. En 1930, elle jouissait de l'appui le plus large du gouvernement, et spécialement de la G. P. U. (Direction politique de l'Etat). Les athées proclament à qui veut les entendre qu'ils forment une société totalement indépendante de l'Etat, qu'ils ne groupent que des volontaires et des convaincus, que les *popes* mentent lorsqu'ils les identifient au pouvoir soviétique lui-même.

Evidemment ! C'est comme en Allemagne : Hitler peut proclamer que son gouvernement n'est pas antichrétien, il peut même faire un Concordat avec Rome, pour mieux endormir les catholiques ; mais il donne la direction de l'Instruction publique à Rosenberg, l'auteur du *Mythe du XX^e^ siècle,* bible classique, en Germanie, du paganisme raciste. De même, la Société des athées soviétiques est indépendante de l'Etat, mais elle tient sous sa dépendance *de fait* sinon *de droit* le Commissariat de l'Instruction publique et le Commissariat central de vigilance et enfin le G. P. U. lui-même, tout comme la franc-maçonnerie est distincte du gouvernement français mais le tient, depuis cinquante ans, dans ses griffes crochues et implacables. Tous ceux qui ont pu approcher quelqu'un des héroïques confesseurs de la foi, délivrés par une miséricordieuse providence de l'île Solovki et revenus à Rome, ont pu se convaincre qu'ils avaient été persécutés par le G. P. U.

uniquement pour des motifs religieux. C'étaient les athées militants qui faisaient emprisonner et déporter les prêtres, fermer les églises et profaner les sanctuaires, tout comme c'étaient les francs-maçons qui arrêtaient chez nous l'avancement d'officiers tels que Foch et Pétain !

Il arriva pourtant un jour où l'acharnement des athées apparut aux dirigeants soviétiques comme un peu encombrant, en raison du jeu diplomatique du jour. L'avènement d'Hitler en Allemagne a donné aux Soviets de tels soucis qu'ils ont dû se méfier, rechercher des concours. La lettre du Pape au cardinal-vicaire avait fait du bruit. Il fallait exiger des athées qu'ils missent une sourdine à leurs hurlements contre Dieu ; Staline lui-même intervint pour leur faire baisser le ton.

C'était le moment où le plan quinquennal battait son plein. On avait formé, parmi les ouvriers fanatisés, des « bataillons d'assaut » pour le travail, les *udarniki*. Ils travaillaient jusqu'à 16, 17 et même 18 heures par jour, en des conditions épouvantables. Après une pareille journée, il était dur pour ces malheureux d'être encore contraints d'aller assister à une conférence contre la religion avec d'insipides projections contre le pape. Les grands chefs, Staline, Molotov et les autres, estimèrent qu'il ne fallait pas tant de démonstrations théoriques, que l'on tuerait la religion plus sûrement par le silence, par l'abrutissement des masses, que par de bruyantes déclamations. En outre, au dehors, la campagne athée faisait mauvaise impression, notamment aux Etats-Unis, dont Staline recherchait les faveurs dans le domaine économique. Et enfin, à ces deux premières raisons s'en joignait une troisième, la plus forte peut-être : ce fut la disgrâce complète du chef des athées militants, le juif Gubelmann, plus connu sous son nom de guerre Emilien Jaroslawski.

Pour comprendre ce fait, il faut quelques explications. Tout le monde sait que le régime soviétique se donne comme une application stricte des doctrines de Marx. Mais ces doctrines ont été interprétées successivement par Engels, Lénine, Staline. Or, Staline, le dictateur actuel du parti communiste, est un doctrinaire farouche; il regarde tous ses rivaux comme plus ou moins hétérodoxes, ne tolère pas la contradiction, et se croit le pape infaillible du marxisme [1]. Comment donc un homme aussi jaloux de son autorité et de son prestige sur les foules aurait-il longtemps supporté à ses côtés un rival devenu aussi important et tapageur que le chef d'une société d'athées militants comptant plus de 5 millions de membres ?

L'athéisme devenait une *religion retournée*. On combattait contre Dieu avec le zèle que nous mettons à le faire connaître, aimer et servir. Jaroslawski était donc lui aussi une sorte de pape. Staline ne pouvait admettre le partage de son pouvoir avec un homme qui, étant presque illettré, se tenait pourtant pour l'un des intellectuels du parti et dont on traduisait les œuvres en différentes langues [1]. En collaboration avec d'autres, ce personnage avait publié une histoire du communisme en quatre volumes. Il s'engageait de la sorte sur un terrain réservé et dangereux. Staline feuilleta les volumes de son rival, et il arriva ce qui devait arriver : il y trouva des hérésies ! Dans un article de *La Révolution prolétarienne* (nº 6 de 1931), Staline concluait par ces lignes sévères : « Quelques-uns de nos historiens bolchévistes ne sont pas exempts des erreurs qui portent l'eau au moulin de Slutski et de Volosevitch. Le camarade Jaroslawski ne fait malheureusement pas exception : ses ouvrages sur l'histoire du parti communiste panrusse, malgré leurs mérites, contiennent plusieurs erreurs fondamentales et historiques. »

C'en était assez pour jeter l'épouvante au cœur de Jaroslawski. Il adressa au plus vite à la *Pravda* du 10 décembre 1931 une lettre de confession et de soumission pleine et entière. Il reconnaissait que « dans les quatre volumes de l'histoire du parti communiste (dont il avait été le principal rédacteur) il y avait quelques erreurs graves, exigeant une critique sévère et une correction immédiate. » Puis il énumérait, en trois colonnes du journal, ces « erreurs graves » et ajoutait : « J'estime nécessaire de reconnaître qu'il y a encore d'autres erreurs graves en connexion avec les précédentes, » et il priait humblement les *camarades* de l'aider à les *découvrir* et à les *rectifier !* En dépit de cette palinodie et de ce piteux aplatissement, le coupable fut déféré, dix jours plus tard, à la terrible Commission centrale de vigilance du parti, dont il avait été longtemps le secrétaire fidèle. Ses états de service étaient éclatants. Il était membre du parti depuis 1898 ; il avait mené l'attaque contre le régime tsariste, en 1905, dans la cité de Jaroslav, et il avait commis là les excès les plus sanguinaires ; il était membre du Comité central du parti depuis 1921, secrétaire de la Commission de vigilance depuis 1923 ; il avait servi Staline comme un esclave dans sa lutte contre Zinoviev, Trotsky, Rykov, Boukharine et les autres. Il avait prêché pendant des années, dans le *Bezbozhnik* et dans ses discours, que l'humilité, la patience, le pardon des injures, toutes les vertus évangéliques sont incompatibles avec l'esprit révolutionnaire, et bonnes pour de vulgaires bourgeois. Et maintenant il était obligé de pratiquer ces vertus à la face de tout le parti et des sans-Dieu, ses subordonnés. Il léchait la main qui le frappait. A force de se rapetisser et de s'humilier, il réussissait à se faire pardonner et à se maintenir à la Commission de vigilance. Mais il perdait désormais toute influence ; il perdait surtout tout son aplomb ; son parti se trouvait décapité.

[1] C'est ce qui explique l'excommunication de tant de hauts personnages du parti : Trotsky, Boukharine, Zinovief, Tomsky, Rykov, Lucianarsky.

[1] Un professeur de Sorbonne, le libre-penseur René Martel, le nommait « le professeur Jaroslawski. »

Notons bien que cela n'empêche nullement le communisme de rester athée. Cela est de son essence. C'est un point où il coïncide avec le libéralisme absolu. Le capitalisme matérialiste du franc-maçon part de la même hypothèse, du même postulat que le communisme : à savoir, qu'il n'y a pas d'âme, pas de Dieu autre que la matière, pas de paradis ni d'enfer autres que ceux que nous nous faisons à nous-mêmes. Le communisme est le fils direct de la maçonnerie : Jaurès, Viviani et tant d'autres l'ont proclamé cent fois.

Il n'en reste pas moins que l'on peut être athée de plusieurs manières, ou du moins que l'on peut combattre la religion de diverses façons. Les uns estiment qu'il suffit d'écarter les prêtres, de n'en laisser qu'un nombre infime, pour sauvegarder les apparences, de fermer les églises, d'abolir le dimanche, de renforcer l'enseignement antireligieux, d'étouffer toute voix qui parlerait en faveur de la vieille foi. La religion tomberait ainsi d'elle-même. Les dirigeants soviétiques adoptent actuellement cette méthode, qui est celle des maçons français et des communistes mexicains. Les sans-Dieu trouvent que ce n'est pas assez ; ils préconisent en outre les films antireligieux, les conférences et les manifestations, l'anéantissement complet par la force des plus petits vestiges de vie religieuse. C'est une question de méthode qui les sépare des chefs plus roublards dont ils dépendent. En deux mots : les uns sont pour la guillotine sèche, à la *Combes ;* les autres pour la guillotine sanglante, à la *Robespierre*. On a pu voir la différence des points de vue en deux discours de Staline et de Jaroslawski, au Congrès du parti communiste de janvier-février 1934 (XVII[e] Congrès). Staline y fit la description des progrès obtenus en Russie depuis 1930, date de la « collectivisation » violente dans le pays :

« L'aspect du village, dit-il, est encore plus profondément modifié. Le village, avec l'église bien en vue et les maisons plus cossues du préfet de police, du *pope* et du *koulak* (paysan riche) commence à disparaître. A sa place se dresse le village nouveau, avec ses constructions communales, ses clubs, sa radio, son cinéma, sa bibliothèque, ses tracteurs, ses instruments agricoles, ses automobiles, ses crèches pour enfants. Les vieilles figures du *koulak* exploiteur, de l'usurier suceur, du *pope* délateur, du commerçant spéculateur ont disparu ! [1] »

On remarquera que Staline ne fait aucune place spéciale dans son exposé à la lutte antireligieuse. Il place le pope sur la même ligne que le *koulak*. Il cherche à déconsidérer l'ancienne religion en la donnant comme complice des anciens abus, tout comme chez nous la maçonnerie a cherché à faire de l'Eglise le soutien de l'Ancien Régime.

Le secrétaire de Moscou, Kaganovich, se tint dans la même ligne. Mais Jaroslawski eut un langage beaucoup plus agressif :

« Un ennemi qui n'est pas encore abattu par la classe ouvrière et les masses des travailleurs, c'est la religion. Il est bien vrai que dans la lutte contre l'idéologie religieuse, nous sommes arrivés à d'importants résultats. Le parti, le *Comsomol* (association de la jeunesse communiste) et l'Union des athées militants ont remporté une grande victoire. Mais il serait imprudent de se reposer sur ses lauriers, en se figurant que nous en avons fini avec la religion. »

Tout son discours fut dans ce ton. Or, cette longue tirade antireligieuse ne fut pas applaudie. C'était la preuve que son crédit et celui des sans-Dieu était en baisse.

Cela fut senti dans tout le pays. Les injonctions des dirigeants de la société ne trouvaient plus la même docilité en province ; les agents des comités faisaient la sourde oreille, sous prétexte qu'il n'y avait plus de croyants dans leur secteur. On lisait dans le *Bezbozhnik* du 29 janvier 1934 les lignes suivantes :

« Le président des Soviets de la circonscription Léon Tolstoï, dans une lettre officielle au Soviet régional des syndicats, écrit : « Dans la circonscription Léon Tolstoï, il n'y a plus de croyants. Par suite, la propagande antireligieuse a cessé. Morozov, secrétaire du Comité d'Orel, cité et district, est du même avis : le travail antireligieux est inutile. Le secrétaire de Talovaia écrit qu'il y des choses plus urgentes que le travail antireligieux... Le président du comité de l'usine Kalinin, Bredikhin, a interdit les conférences antireligieuses. Celui de l'usine Staline a envoyé au diable l'instructeur du Soviet des athées militants de la ville. Le comité de panification a empêché sept fois des conférences antireligieuses. »

Et ce qui confirme cette sorte de lassitude dans la lutte antireligieuse, c'est que, çà et là, la religion ose maintenant relever la tête, comme une petite fleur battue par la tempête mais qui sent un air moins inclément. On voit des enfants des écoles faire la quête pour l'homme le plus humilié et le plus misérable du pays : le prêtre. Les icones reparaissent : Jaroslawski nous apprend lui-même que dans l'*isba* du paysan, il y a le coin de l'image de Staline et de Lénine, mais il y a aussi le coin des icones religieuses. Fait plus extraordinaire : les communistes d'un village de Moldavie, réunis à la maison communale pour procéder à l'épuration du parti, commencent la séance en chantant l'invocation : « Sauvez, Seigneur, votre peuple et bénissez votre héritage ! *Salvum fac, Domine, populum tuum et benedic hæreditati tuæ !* » Pendant l'été 1934, qui fut marqué par la sécheresse, on vit des *kolkhoz* (organisations paysannes collectivistes) deman-

[1] Ici, on pourrait demander à Staline si le tableau qu'il brosse n'est pas coloré par son imagination. Sans doute, le village russe est un peu ce qu'il dit actuellement : l'église est devenue le club, ou un magasin à blé et à fourrage, ou un musée antireligieux. Mais les belles maisons de jadis existent toujours : elles n'ont fait que changer de locataires. Elles abritent le secrétaire du parti communiste, le brigadier de police qui réquisitionne le blé jusqu'au dernier kilogramme, le sans-Dieu militant qui envoie à son journal les noms de tous ceux qui conservent encore une icone à la maison, et l'agent du G. P. U. (on dit aujourd'hui agent du Ministère de l'Intérieur) et ses innombrables espions, dont la vue seule terrorise les malheureux paysans ! On a changé de joug. On n'en est que plus à plaindre !

der au prêtre d'organiser des processions avec icones et bannières pour obtenir la cessation du fléau !

Fait encore plus remarquable : le 27 avril 1934 (14 avril en Russie), le métropolite de la ville de Gorki (nom actuel de l'antique Nijni-Novgorod) a été solennellement proclamé métropolite de Moscou. Cinq jours plus tard, le 2 mai, le *Sobor* (Cathédrale) de l'Annonciation, centre ecclésiastique de la Russie orthodoxe, fut le théâtre d'une solennelle intronisation, à laquelle prenaient part 20 évêques, 44 prêtres et 15 diacres. Ajoutons toutefois que le métropolite Serge, dont il s'agit, avait donné, au cours de 1930, d'éloquentes preuves de fidélité au pouvoir soviétique.

Nous noterons maintenant que depuis le printemps 1934, bien que les adhésions paraissent en déficit constant, le journal des sans-Dieu est de plus en plus agressif. Les caricatures y sont de plus en plus immondes et stupides. Le ton est plus violent. L'effort des sans-Dieu dans l'enseignement athée est plus intense [1]. Mais cet effort a été suivi, à son tour, d'une vague de fatigue. Le *Bezbozhnik* du 17 juin note mélancoliquement :

« Il faut faire tout ce qui est possible pour améliorer la qualité du travail antireligieux. Nous y sommes obligés par décret du Comité central du parti. Réfléchissons sérieusement pour savoir si les « Universités » correspondent vraiment à leur titre. Méritent-elles d'être appelées ainsi ? Nous avons trouvé la solution pour les Universités pour enfants, en les supprimant. Appliquons-nous à améliorer le travail dans les cercles antireligieux et à bien choisir les dirigeants. Relevons le niveau théorique des conférences, des rapports et des leçons. »

Ces lignes attristées nous aident à « faire la tare » dans les mirifiques statistiques que donnait le camarade Kaganovitch, au XVII[e] Congrès du parti, quand il disait : « De 1929 à 1933, nous avons ouvert 35 000 écoles primaires ou moyennes, 2.000 écoles d'usines, 1.000 Facultés ouvrières (les fameuses *Rabfaki)*, 2.500 écoles techniques, environ 500 Universités, 400 Instituts de recherches scientifiques, 23.000 clubs et environ 20 000 nouveaux cinémas. Le nombre des étudiants universitaires est monté à 491.000 et celui des étudiants aux écoles techniques à 672.000. »

Il y a sûrement un énorme déchet dans ces chiffres sur le papier ; il y reste pourtant la preuve d'une guerre inlassable contre Dieu et la religion.

Une recrudescence se manifeste à partir de la fin de 1934. Le ministère ou commissariat de l'Instruction publique expédie, le 17 novembre, une circulaire importante. Il y relève, avec de fortes expressions, les preuves du relâchement dans le travail de lutte antireligieuse à l'école, et il donne, pour y remédier, les cinq instructions que voici :

1° Imposer à tous les inspecteurs régionaux, urbains et ruraux, l'obligation d'examiner avec attention la question du travail antireligieux, tant à l'école qu'en dehors des classes, et de donner aux maîtres l'aide nécessaire, sous une forme méthodique et pratique.

2° Les journaux pédagogiques régionaux devront traiter du travail antireligieux dans les écoles de leur district et mettre en relief les meilleurs essais et les meilleurs résultats.

3° On devra introduire dans les manuels scolaires de la région une certaine quantité de matière antireligieuse, en relations étroites avec les conditions scientifiques de la région, et présentée sous forme vivante, claire et convaincante.

4° Il faudra fournir aux écoles les publications nécessaires aux maîtres, soit celles qui sont éditées au centre (Moscou), soit celles qui ont été publiées selon les directives du Commissariat de l'Instruction publique et de l'Union centrale des athées militants.

5° Persuader les écoles de la nécessité de promouvoir méthodiquement et organiquement les cellules scolaires des athées militants.

Cette circulaire était signée d'un nom israélite : Epstein. Elle semble indiquer que les éléments favorables à une action violente contre la religion reprennent le dessus, au moins dans le champ de l'instruction publique et surtout dans les districts éloignés de Moscou.

Comment expliquer cette activité nouvelle ? Probablement par la réorganisation de l'Association des athées militants. Mais plus profondément par la transformation qui s'est opérée dans le domaine politique, en Russie, à la suite de l'assassinat du secrétaire du parti à Léningrad, Serge-Mironovich, Kirov.

L'organe le plus important de la vie communiste en Russie est la *Commission centrale de vigilance,* imitée du trop fameux *Comité de sûreté publique* de la Terreur. Cette Commission était la seule puissance devant qui tremblât le célèbre G. P. U. lui-même. Elle avait été créée par Staline pour surveiller le parti communiste, tandis que le G. P. U. avait pour mission de surveiller le reste du pays. Il jugeait, avec le concours de commissions régionales, de l'orthodoxie marxiste des membres du parti, corrigeait les abus et procédait aux épurations régulières. En somme, un tribunal de l'Inquisition, plus effrayant qu'il n'en exista jamais au sein de n'importe quelle Eglise du passé. Durant les premières années du régime bolchévique, il existait des factions opposées, qui discutaient entre elles sur les interprétations abstraites de la doctrine. Trotzki, Zinoviev, Boukharine et Staline étaient les chefs de groupes ou d'écoles différentes. Mais Staline a eu l'art, grâce à l'action silencieuse et méthodique de la Commission centrale de vigilance, d'éliminer les chefs d'écoles opposées à la sienne, il a fait le vide autour de lui. Il est resté le maître du terrain, comme Robespierre en 1794, quand il eut

[1] Dans la seule province de la Volga, on a passé de 818 cercles d'études antireligieuses, 11 séminaires antireligieux, une université pour les ouvriers, une pour les enfants et une ambulante, avec 21.847 étudiants ou auditeurs, en janvier 1934, — à 1.027 cercles, 22 séminaires et 32.631 auditeurs, en mars de la même année.

envoyé à la guillotine tous ses rivaux. La Commission a donc été entre ses mains habiles et tenaces un instrument d'unification du parti au profit de ses opinions personnelles. Staline triomphe sur les ruines des puissances hostiles à la sienne.

Mais il a dû opérer en personne sur la composition de la Commission elle-même ; l'épuration a dû s'exercer jusque parmi les amis ou disciples les plus intimes. A la suite du Congrès communiste de 1934 la Commission a été réorganisée entièrement. Elle a été divisée en deux commissions nouvelles.

L'une se nomme la *Commission de vigilance soviétique* et elle a juridiction sur tous les actes du Comité exécutif du Soviet des Commissaires du peuple, c'est-à-dire sur le gouvernement de l'U. R. S. S. [1]. Cette Commission de vigilance soviétique, sorte de Concile marxiste, qui commande tout le système gouvernemental, est formée de 70 membres et elle est présidée par Kujbyshev, devenu ainsi l'un des astres de première grandeur du firmament soviétique. Ce président est assisté d'un bureau permanent de 10 personnes, dont plusieurs sont juifs.

La seconde Commission est appelée *Commission de vigilance du parti*. Elle conserve les prérogatives et les attributions de l'ancienne sur tous les membres du parti communiste, mais elle n'a pas à s'occuper de politique. A sa tête, se trouve le personnage le plus important après Staline, à savoir, Kaganovich, un juif polonais, né à Homel. Ce personnage de marque est jeune encore ; il n'est entré au parti qu'en 1917. Il est très populaire parmi les ouvriers. Il a favorisé l'accession des Juifs dans les hautes sphères soviétiques, et l'on peut dire que, grâce à lui, les Juifs dominent dans la politique russe actuelle [2]. Les Juifs sont particulièrement nombreux autour du camarade Litvinof, commissaire aux Affaires étrangères, et aussi autour du camarade Rosenholz, un Juif, commissaire du Commerce. Les *Sovkhoz* ou centres d'approvisionnement de l'Etat sont confiés à un autre Juif, Kalmanovich.

Quand on a compris l'organisation de ces deux *Conseils de vigilance*, sous la haute direction de Staline, on comprend tout le fonctionnement du pouvoir soviétique. Les ministres peuvent dire : « Nous parlons, non au nom du parti communiste, mais au nom du pays » ; ils ne peuvent tromper que les naïfs. En fait, tous les ministres sont des communistes militants, et ils sont placés sous le contrôle de la *Commission de vigilance,* qui représente la fleur du parti et l'orthodoxie stalinienne. C'est encore mille fois pis que l'emprise de la franc-maçonnerie sur le gouvernement français. L'athéisme communiste commande tout le système. On pourrait appeler cela une *Athéocratie*. Jamais Théocratie ne fut aussi intolérante, aussi tyrannique, aussi jalouse de son pouvoir, aussi méfiante et redoutable, à beaucoup près !

A la suite de cette réorganisation de la Commission de vigilance, le G. P. U. fut aussi reconstitué : il prit le nom de *Ministère de l'Intérieur*. Ce portefeuille fut confié au premier membre de la *Tchéka*, l'un des anciens compagnons du sanguinaire Djerdzinski, le Juif Jagoda.

Il suit de là que la direction et le contrôle de tout le parti communiste russe étaient entre les mains des Juifs. Or, *cette prépondérance juive coïncida avec la reprise de la lutte contre Dieu*. On est donc fondé à conclure que l'élément juif, qui a été dans le passé, avant la venue du Christ, chargé par Dieu de la conservation sur la terre de la pureté de l'idée de Dieu, est maintenant le plus formidable ennemi de cette même idée. Staline lui-même, qui n'est pas Juif, en était venu à trembler devant les Juifs qui l'entouraient, qui le flattaient, pour mieux le circonvenir, mais n'auraient pas hésité, suivant toute vraisemblance, à lui faire sentir leur tutelle. Jaroslawski, dont nous avons dit les humiliations, se retranchait derrière Kaganovich.

C'est probablement à la crainte du Juif qu'il faut attribuer un certain nombre de changements qui se sont produits, à une date toute récente, dans le parti communiste russe. Staline s'est rapproché de l'armée, commandée par Voroschilov, qui n'est pas juif. L'idée de patrie reprend du terrain dans toute la Russie ; le nom de patrie reparaît dans les discours des orateurs ; on excite le sentiment belliqueux, on fait d'énormes dépenses pour l'armée. Celle-ci gagne chaque jour en influence. Et le 1er mars 1935, l'agence Tass de Moscou nous a appris que Kaganovich avait donné sa démission de secrétaire du parti et de président de la Commission de vigilance du parti, pour devenir Commissaire aux transports, le ministère le plus difficile et le plus ingrat du gouvernement soviétique. En outre, le journal *Bezbozhnik* a cessé de paraître depuis le 1er janvier dernier. Que signifie tout cela ? Tactique nouvelle ? Divisions au sein du parti ? Manque d'argent pour pousser plus avant la lutte contre Dieu ? Désir de ne pas provoquer la méfiance des puissances occidentales, dont tout prouve que la Russie va bientôt avoir besoin de la façon la plus intense ? Mystère !

Je conclus en donnant la parole à la *Civiltà*

[1] C'est probablement ce qui explique pourquoi, lors de la visite récente de lord Eden à Moscou, les ministres russes n'ont pas cru pouvoir se fier à leurs propres lumières et ont ménagé deux entrevues très mystérieuses entre l'envoyé de la Grande-Bretagne et le sourcilleux prophète du communisme, Staline en personne, qui pourtant ne fait pas partie du gouvernement.

[2] Et cela explique bien des choses, notamment la violente opposition qui existe entre la Russie et l'Allemagne de Hitler. Il ne s'agit pas là seulement d'une opposition politique ordinaire, pas même d'une lutte de doctrine, encore que ces éléments ne soient pas sans force, mais il s'agit plus profondément d'une haine de races. Et voilà pourquoi la Russie se montre si acharnée à solliciter le concours militaire de la France contre l'Allemagne. Seulement, il est inadmissible qu'elle ne prenne pas des mesures pour supprimer chez nous la campagne communiste contre l'armée !

cattolica. L'article résumé ici se termine par les lignes suivantes :

« Les dirigeants soviétiques se rendront-ils compte peut-être de l'inopportunité d'une campagne antireligieuse qui précipiterait leur ruine ? Si après tant d'années de travail, de sacrilèges et de profanations, les athées russes se voient contraints de revenir en arrière, il semble que l'on en doive conclure que le peuple russe reste encore, au moins au fond du cœur, assez religieux pour résister courageusement à la tyrannie la plus odieuse : la tyrannie sur les consciences. Après 17 ans d'oppression antireligieuse, les communistes, au moins les plus intelligents et les plus réalistes, pourraient peut-être réfléchir et se demander s'il n'est pas temps de faire machine en arrière pour se concilier la force la plus désintéressée et la plus puissante qui meuve les hommes, en Russie surtout, à savoir, le sentiment religieux. »

II

Quittons la Russie pour l'Angleterre. Il semble que l'on change de monde. La Russie a voulu se mettre à l'avant-garde du « progrès », que l'on nous a toujours représenté dans le matérialisme le plus achevé. On ne peut pas aller plus loin que le communisme, et c'est ce qui doit nous faire espérer que la Russie reviendra bientôt à des idées plus saines ; une fois au bout de la route, elle s'apercevra qu'elle est dans une impasse et elle fera demi-tour, nous l'espérons du moins. En Angleterre, on se croit, au premier abord, dans le vrai pays de la tradition. De tous les pays qui ont participé à la Guerre, c'est celui qui a subi le moins de perturbations, au moins en apparence. L'Angleterre a gardé son roi, ses partis politiques, son gouvernement, ses institutions. Seule, sa monnaie a fléchi, mais moins que beaucoup d'autres : elle n'est pas tombée de 50 % jusqu'ici, tandis que la nôtre a perdu 80 %.

Mais ces apparences sont-elles bien sûres ? Nous croyons que ce qui situe les nations réellement, c'est leur position à l'égard du problème moral et religieux. Où en sont donc les forces spirituelles de l'Angleterre ? Voilà le problème des problèmes !

Au moment où ces lignes sont écrites, un doute vient dans l'esprit de beaucoup de Français. Ils trouvent dans l'attitude anglaise on ne sait quelle hésitation, on ne sait quel recul en face de l'avenir, on ne sait quelle prudence ou quelle mollesse en face des périls qui menacent la civilisation, du fait du racisme allemand. Tout cela ne cache-t-il pas un « moral » un peu ébranlé ? Question difficile à résoudre. Nous allons demander à M. Frederick C. Roe une part de réponse, en étudiant son article sur *Le Déclin du Puritanisme en Grande-Bretagne,* dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1935.

Tout le monde sait que la France a au dehors une réputation morale détestable. Cela lui vient de ce que les étrangers lui achètent de préférence ses romans les plus faisandés. Mais le fait même de les acheter ne prouve-t-il pas que la délicatesse morale disparaît aussi chez ceux qui se moquent de nous ou s'en plaignent ? *Le Temps* du 3 avril 1933 contenait une lettre d'un conseiller municipal parisien, qui protestait contre la vente d'un roman anglais, qui, « par la crudité de ses termes, par le caractère incontestablement obscène de ses expressions, par les théories amorales qui y sont développées, peut être considéré comme attentatoire aux bonnes mœurs. »

Est ce que les rôles seraient renversés ? Cinquante ans auparavant, l'historien anglais James Froude, faisant une croisière en Norvège, avait ouvert, pour se distraire, un roman de Balzac. « Je n'avais jamais lu *Le Père Goriot*, dit il, et comme on m'avait assuré que c'était le chef-d'œuvre de Balzac, je me mis en devoir de le lire jusqu'au bout. Ma première impression, ce fut un désir de me plonger dans les eaux du fjord pour m'y purifier. Il me semblait que je venais de frayer avec une société abominable. »

Le rapprochement est piquant entre ces deux faits. Il était admis, chez nous, que le sentimentalisme anglais était de tout repos pour nos jeunes filles elles-mêmes, tandis que nos productions affolaient nos voisins anglo-saxons.

Oui, l'Angleterre a bien changé. Nos voisins étaient restés puritains, jusque dans leur amour du confort. Leurs romans, à l'époque des Dickens, des Thackeray, des Kingsley, pouvaient abonder en détails matériels, mais ils voilaient le plus possible le péché de la chair. Aujourd'hui les goûts des auteurs comme du public vont aux sensations violentes, aux saveurs épicées :

« L'interminable idylle entre le pasteur et la fille du *squire* ou *vice versa* a fait son temps. Galsworthy avait exposé avec plus de hardiesse qu'à son accoutumée les misères, non pas seulement sentimentales, qui résultent de l'indissolubilité d'une union mal assortie. Aldous Huxley, dans son conte philosophique *Nouveau Monde,* s'amuse à envisager la suppression totale, non seulement du mariage et de la famille, mais même du viviparisme. Cependant, malgré l'affectation de précision scientifique, la crudité voulue des termes employés, l'Anglais reste un être moralisateur par excellence. Il y a des sujets dont il ne peut pas rire et l'amour en est un. Huxley, l'ironiste, ne trouve rien pour remplacer la passion, sauf la plus parfaite licence accompagnée de la plus triste aridité sentimentale ; et le romantique, le passionné qu'est Lawrence, dans un sujet qui eût tout au plus fourni à Brantôme une anecdote grivoise, voit le problème primordial des relations entre l'homme et la femme et s'y jette avec une sombre fureur. »

Pour expliquer ce changement qui se produit depuis quelques années dans la littérature anglaise, les uns font appel aux influences françaises, les autres aux influences allemandes. Mais il y a quelque chose de plus profond : l'Angleterre est touchée dans son fond. La littérature ne fait que traduire les incohérences, les crises, les tourments d'une tragédie morale aussi bien qu'économique. L'ère « victorienne » est loin, pour les

Anglais. Le puritanisme n'était sans doute qu'une convention ; la morale restait comme une mode extérieure [1], contre laquelle se dressaient les égoïsmes et le matérialisme croissant d'un peuple que le machinisme avait gâté plus tôt que les autres.

Que deviennent, dans le domaine moral, les influences religieuses du protestantisme anglais ?

« L'Anglais du siècle dernier se distinguait entre tous les autres mortels par la correction pointilleuse qu'il apportait à l'exercice du culte protestant. Nulle part on n'allait davantage au temple le dimanche, ni avec plus de pompe et de conviction. « Piliers de temples et de chapelles, *a nation of church-goers and chapel goers,* » disait M. Asquith. Gladstone, en réunissant chaque matin sa famille et ses gens pour la prière en commun, ne faisait que se conformer à l'usage, si ahurissante que cette petite cérémonie parût à Mérimée. Le souci de l'au-delà dominait toute l'activité nationale, toutes les classes de la société, depuis la Reine, qui donnait l'exemple d'une austère rigidité, jusqu'à la petite bourgeoise et même très souvent les classes ouvrières, emportées par la vague grandissante du mouvement méthodiste. La « joyeuse Angleterre » de jadis s'est assombrie sous cette nouvelle poussée de puritanisme, qui coïncide avec l'accroissement considérable de l'activité industrielle et commerciale. La fumée des usines de Manchester et de Sheffield semble noircir le ciel du pays tout entier. »

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Au temps de la Régence, puis sous le règne de Georges IV, les mœurs anglaises avaient été très relâchées. Mais dans la seconde moitié du XIXe siècle, les sectes non-conformistes ont pris le dessus. L'Eglise officielle elle-même suit le mouvement. Cela ne veut pas dire que les vies privées soient sans tache, mais la limite demeure très nette, dans les régions théoriques, entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Si la morale est violée en fait, elle garde en droit tout son empire. Quant à l'irréligion, elle est mal portée ; on ne faisait pas sans scandale profession de libre-pensée ; on confondait partout l'incroyance avec l'immoralité. Sans doute, l'action du scepticisme biblique, du rationalisme destructeur venu d'Allemagne et filtré, en France, par l'esprit superficiel de Renan, ne laissait pas de se faire sentir jusque dans les régions ecclésiastiques protestantes ou anglicanes. Mais les masses demeuraient indemnes. On lisait la Bible, on croyait à la Bible, on s'en tenait à l'interprétation littérale. Et pour beaucoup d'Anglais, la prospérité magnifique dont jouissait le pays était la juste et providentielle récompense accordée par Dieu à son peuple de prédilection. C'était l'époque où l'on disait que le catholicisme ne pouvait être la vraie religion puisque les nations non catholiques fabriquaient et vendaient davantage de coton, de laine, de tissus de toute nature, de produits manufacturés, avaient un commerce plus puissant, une flotte mondiale plus considérable et recueillaient plus d'or sur les marchés de l'univers.

Sans doute, le darwinisme donna une secousse formidable à la quiétude biblique des littéralistes. Encore maintenant, le problème de l'origine de l'homme et de la vérité des premiers chapitres de la Genèse est violemment discuté. Le puritanisme se cramponne surtout à l'observance religieuse ; pour les Presbytériens, le plus affreux des crimes est la violation du « sabbat ». On se croirait revenu au temps du pharisaïsme que nous font connaître les luttes de Jésus, dans l'Evangile. En Ecosse, où les presbytériens demeurent très puissants, le « sabbat » est encore observé avec un reste de rigueur calviniste, comme en Angleterre il y a trente ans. Boutiques, restaurants, spectacles, tout est fermé ; dans la plupart des villes et villages, il n'y a ni tennis ni golf ; dans les terrains de jeu pour enfants on détache les agrès des balançoires. Chaque été, les excursions dominicales en autocar dans les Highlands soulèvent des protestations indignées comme risquant de corrompre la foi des montagnards. Enfin, dans les débats qui ont eu lieu aux Communes sur la nouvelle liturgie proposée par l'Eglise anglicane et se rapprochant de la liturgie romaine, c'est le vote massif des députés écossais qui a fait pencher la balance et qui a écarté le danger de « pratiques papistes ». Et pourtant, même en Ecosse un glissement se manifeste. Les jeunes s'émancipent quelque peu. Les pasteurs se recrutent difficilement ; c'était un honneur autrefois, pour une famille, de compter un ministre dans son sein ; aujourd'hui, il semble qu'il n'en soit plus de même.

Depuis la guerre, un mouvement se dessine dans toute la société protestante anglaise. L'intérêt du public ne se porte plus autant vers la religion. Il va à la science, aux inventions modernes, à la T. S. F. ; les livres de vulgarisation scientifique abondent et font prime ; les œuvres d'astronomes célèbres connaissent de gros tirages. Et ce qui est plus grave, c'est que les livres qui rencontrent le plus de succès sont ceux qui battent froidement en brèche, sans en parler ouvertement, mais par prétérition, la vieille foi biblique. Ainsi, l'astronome le plus connu est sir James Jeans. Quelle est donc son sentiment sur l'origine de l'homme ? On a pu lire, dans un journal de province, et de province écossaise, les lignes suivantes : « Si, comme Sir James Jeans le laisse entendre, l'humanité telle que nous la connaissons n'est qu'un produit accidentel des processus cosmiques, vouée à l'extinction avec l'épuisement du soleil, tous les dogmes, tous les catéchismes, les tentatives poétiques d'expliquer aux hommes les voies de Dieu paraissent puérils. »

Notez que c'est cette réflexion qui est puérile au dernier point. Il faudrait donc que l'homme fût indestructible pour que l'enseignement biblique fût valable, et non pas « voué à l'extinction avec l'épuisement du soleil » ! Quel bizarre raisonnement ! Mais la popularité de l'astronome ainsi interprété

[1] Il va sans dire que nous parlons ici des milieux protestants. L'anglicanisme est encore la religion de l'immense majorité des Anglais, ou du moins l'anglicanisme, joint aux formes dissidentes du protestantisme, embrasse près de 90 °/. de la population.

dans un journal populaire nous est une preuve de la mentalité enfantine maintenue chez ses adeptes par la religion protestante strictement biblique.

De même, les idées de Freud ont eu en Angleterre un retentissement énorme. Notez que ces idées sont radicalement fausses, que ce n'est nullement le besoin sexuel qui donne le branle à toutes les activités humaines, mais bien le besoin de Dieu, comme le remarquait S. Augustin dans la phrase célèbre : « *Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum donec resquiescat in te !* » Mais en Angleterre on s'est jeté sur les théories freudiennes. Chacun s'étudie, se découvre des « répressions » d'origine sexuelle, tente d'expliquer ses rêves par la méthode freudienne. « L'attrait équivoque, le prestige médical de ces théories scientifiques, entraient certainement pour quelque chose dans leur succès populaire, et par ailleurs on a cherché à expliquer la vogue immense du freudisme dans les pays protestants, par l'absence de confession ecclésiastique. »

On sait qu'en Angleterre le puritanisme du langage était si rigoureux qu'il excluait non seulement toute verdeur d'expression, mais toute allusion trop directe aux bébés, d'innocents mots comme jambe (ou même pantalon). Or, la diffusion du freudisme a coïncidé en Angleterre avec la lassitude de ces répressions. La mode a tourné, on s'est affranchi avec allégresse. On était tout heureux de pouvoir se couvrir, pour achever cette libération des gênes surannées, d'une théorie scientifique ou soi-disant telle.

Les Anglais changent de foi. Ils accordent aveuglément aux nouvelles théories la même confiance qu'ils accordaient à la lettre de la Bible, souvent mal comprise.

Faut-il en conclure à un effondrement de la moralité en Angleterre ? Il semble bien que la vieille énergie anglaise soit en train de se dissoudre :

« L'auteur d'un livre récent, ayant fait une étude approfondie du sujet, estime que si la prostitution avouée diminue en Angleterre, les mœurs en revanche sont très sensiblement relâchées. D'ailleurs, chez beaucoup de jeunes, la conception religieuse de la sainteté du corps humain, réceptacle d'une parcelle de l'esprit divin, fait place au sentiment très net qu'ils ne sont responsables de leurs actions qu'à eux-mêmes. L'atmosphère d'incertitude et de tension, amenée par la guerre, la propagande néo-malthusienne ne sont pas non plus étrangères au relâchement des deux dernières décades. »

Une chose pourtant retient le jeune Anglais sur la pente du vice. Ce n'est plus peut-être le sentiment religieux, mais c'est l'amour du sport. Cet amour est spécifiquement anglais ; il est inculqué au jeune Anglais dès sa plus tendre enfance. Stendhal en faisait déjà l'observation, il y a cent ans : on croirait, notait-il, « que Dieu a mis l'homme au monde pour trotter. » Au collège, l'Anglais ne pense qu'au sport, ne parle que de sport. Les champions sont entourés de la vénération enthousiaste de leurs camarades. Le sport est devenu la vraie religion des jeunes :

« Quiconque a vu, le samedi après-midi, le flot des ouvriers et des employés se diriger vers le terrain de foot-ball, comme attirés par un irrésistible élan, les foules impressionnantes, se chiffrant par dizaines de mille, qui se pressent pour assister aux grands matches inter régionaux, les remous gigantesques d'émotion provoqués par la fortune d'un ballon que se disputent deux équipes de joueurs professionnels, l'intérêt passionné du public pour les matches de golf ou de cricket, peut se demander si le sport n'est pas aussi la véritable religion de l'Angleterre moderne. C'est dans le quasi-délire de cette émotion hebdomadaire et collective, que les spectateurs oublient une heure ou deux le fardeau de l'existence, comme au Moyen-Age les foules dans les cathédrales. A l'émotion sportive vient s'ajouter l'émotion du pari. Le chiffre d'affaire des paris organisés est, d'après les experts, d'environ 400 millions de livres, soit, au cours actuel du change, plus de 30 milliards de francs, soit plus de la moitié du budget britannique ! »

Il y a là un phénomène que l'on ne saurait trop méditer. L'humanité a été abrutie par la machine ; elle vit violemment ; elle a besoin de détente. L'ouvrier qui s'est ennuyé et fatigué à l'usine, où il fait office de rouage animé dans un énorme mécanisme qui le dépasse et dont il est esclave, le petit employé qui a bâillé au bureau, où il est mécanisé de même dans une formidable administration, ont besoin d'émotions violentes, mais toujours matérielles. Ils n'ont plus de force ni de goût pour la lecture et la méditation des Saints Livres. Ceux que la religion tente encore, vont à la recherche des « religions de fantaisie », le spiritisme notamment. La plupart des travailleurs sont devenus incapables de se passionner pour autre chose que pour des questions de salaires ou de sport. L'horreur de la guerre est aussi chez eux d'ordre matériel ; ils ne redoutent pas avant tout les désordres spirituels et moraux que les guerres apportent toujours avec elles, mais seulement ou du moins d'abord les privations, les souffrances, les dangers matériels, la mort surtout, qu'elles entraînent. Le pacifisme ne s'inspire lui-même que de sentiments de cette qualité, dans l'immense majorité des cas.

Au total, les Eglises, toutes les Eglises perdent du terrain en Angleterre, à l'exception d'une seule, l'Eglise catholique. Il n'y a pas à proprement parler d'anticléricalisme à la mode française, chez nos voisins. Mais les masses et les élites elles-mêmes glissent lentement vers l'indifférence et le nihilisme religieux. Il y a moins de monde au service divin, le dimanche, dans les temples ; mais surtout, on ne se passionne plus comme jadis pour les questions de dogme ou de rites :

« Dernièrement, un évêque protestant avait permis à un pasteur unitarien de prêcher dans sa cathédrale. Comme les unitariens ne croient pas à la divinité de Jésus-Christ, on aurait pu s'attendre à des protestations retentissantes. Une

seule voix s'éleva pour critiquer l'action épiscopale. Rendant compte de cet incident, une revue hebdomadaire — *Statesman and Nation*, 13 janvier 1933 — écrit ceci : « Probablement. 80 o/o des Anglais qui s'appellent chrétiens donneraient raison à l'évêque. C'est là une preuve de plus que le christianisme qui survit en Angleterre est devenu presque entièrement détaché des dogmes et des doctrines de l'Eglise. Même chez nos évêques, il n'est plus guère qu'une attitude de l'esprit. »

Que penser de l'avenir religieux de ce grand pays ? Nous n'en désespérons pas plus que de celui de la Russie. Il y a dans les nations qui ont professé le christianisme des possibilités de réveil religieux extraordinaires. En Angleterre les *revivals* ont été fréquents dans le passé ; ils pourront revenir. Mais le puritanisme, qui est une sorte de jansénisme, pourrait bien disparaître définitivement. Ce dont nous pouvons nous réjouir, c'est que tout ce qui vit encore profondément dans les églises protestantes, je veux dire tout ce qui demeure profondément religieux et chrétien, tend à évoluer vers l'Eglise catholique. Puisse le mouvement de retour à l'unique Eglise véritable s'accentuer de plus en plus, et puissent les saints que nous attendons dans toute l'ancienne chrétienté, si tourmentée actuellement, apparaître bientôt pour sonner le réveil général des âmes que le matérialisme a touchées et engourdies en notre siècle troublé !

III

Nous disions tout à l'heure que beaucoup de nos contemporains qui ne veulent plus de la religion vraie, mais qui ont besoin du mystère, cherchent une pâture dans les religions de fantaisie, telles que le spiritisme. Mais le spiritisme a essayé de se donner figure scientifique. Il est devenu une discipline régulière qui se nomme la *métapsychique*.

Justement un auteur connu par sa pénétration et son intelligence, M. René Johannet, traite dans la *Revue de Paris* du 15 mars des *Récents progrès de la métapsychique*. Nous allons lui demander de nous instruire des découvertes de cette prétendue science.

Et d'abord, qu'est-ce que c'est que la métapsychique ? J'interroge le *Larousse du XXe siècle ;* voici ce qu'il répond :

« L'histoire de la *métapsychique* se confond, jusqu'à une époque récente, avec celle du spiritisme. C'est Charles Richet qui fut, vers 1912, le principal artisan de la tentative de faire entrer dans la science l'observation et l'expérimentation des phénomènes dit « spirites », tentative affermie par la fondation, à Paris, d'un Institut métapsychique (1920).

Il est d'usage de diviser l'ensemble des phénomènes métapsychiques en phénomènes *intellectuels* et phénomènes *physiques*. Une table se met à remuer seule, c'est un phénomène physique ; cette table frappe des coups avec ses pieds, c'est encore un phénomène physique ; mais, soudain, ces coups signifient quelque chose, forment une phrase, c'est un phénomène intellectuel.

Le premier groupe comprend tous les phénomènes se rattachant à la *télépathie* et à la *lucidité*, expressions qui sont remplacées aujourd'hui par celles de *cryptesthésie* ou de connaissance supra-normale. On peut y rattacher les pressentiments, les monitions, les prémonitions, les apparitions de nature hallucinatoire, la lecture ou transmission de pensée, la xénoglossie (connaissance des langues étrangères non apprises), les incorporations.

Les phénomènes physiques peuvent se ramener à quatre : 1o les coups frappés ou *raps ;* — 2o les mouvements d'objets sans contact, dont le meilleur exemple est la table tournante ; — 3o les phénomènes lumineux ; — 4o enfin le phénomène de matérialisation, qu'on appelle maintenant l'*ectoplasmie*.

I. — En ce qui concerne les phénomènes dits *intellectuels*, on peut affirmer que plusieurs sont presque généralement admis. Ainsi, beaucoup de savants admettent personnellement la télépathie. Dans ce domaine, il faut garder néanmoins la plus grande prudence.

II. — En ce qui concerne les phénomènes dits *physiques*, la situation est plus nette : la science, jusqu'à présent, les rejette tous en bloc. Il faut bien remarquer, d'ailleurs, que si les phénomènes métapsychiques intellectuels ne contreviennent, après tout, à aucune loi connue, les phénomènes métapsychiques physiques semblent violer formellement des lois naturelles comme celle de la gravitation, par exemple. Objection toute théorique, certes, et qui céderait devant des faits. Mais précisément les faits sont fort contestables. D'une manière générale, les conditions requises pour la production de ces phénomènes (absence de lumière, chaîne, — les assistants doivent se tenir entre eux par les mains, — bruits divers, — chants, plaintes, — défense de photographier sans l'autorisation du medium, défense de toucher à la matérialisation, etc.) sont exactement celles que nécessiterait la fraude. »

J'ai tenu à reproduire toute la notice du *Larousse*, pour servir de point de départ à l'article de M. René Johannet, qui va nous apporter certains faits très surprenants. Evidemment, il faut se tenir sur ses gardes en cette matière et n'avancer qu'à pas lents et sûrs [1].

La métapsychique, c'est donc tout simplement le spiritisme. Celui-ci est une très vieille connaissance pour l'histoire. On le pratiquait déjà beaucoup dans l'antiquité. Les néo-platoniciens s'étaient jetés à corps perdus dans cette voie ; c'est par le spiritisme que leurs adeptes gagnèrent Julien l'Apostat et le montèrent si violemment contre la religion de son enfance. La franc-maçonnerie, dont l'histoire est si souvent bizarre ou malpropre, a donné dans le spiritisme au temps de Mesmer et de ses « baquets ». Kant, Schopenhauer, Bergson lui-même comptent parmi ceux qui croient aux phénomènes spirites. Les Anglais ont beaucoup pratiqué la métapsychique, même avant l'invention de ce nom. C'est de 1869 que date la première Société anglaise d'études sur ce point, avec le nom de *Société dialectique*. Elle

[1] Je signalerai dans l'article du *Larousse* une légère erreur de date : ce n'est pas en 1912 que Charles Richet a fait entrer le mot « métapsychique » dans l'usage courant, mais dès 1905, dans son adresse présidentielle à la *Society for psychical research*.

groupait naturellement les hommes devenus étrangers à la foi chrétienne, et parmi eux des savants de renom tels que Wallace et Huxley. Le plus ardent chercheur fut William Crookes, qui utilisait deux mediums célèbres, Florence Cook et David-Dunglas Home. On a beaucoup raillé ses expériences. Crookes était pourtant un expérimentateur de premier ordre.

En 1882, se fonda la *Society for psychical research,* « Sociétés d'Etudes psychiques, » qui existe toujours et compte parmi ses membres des hommes de haute célébrité. Citons, morts ou vivants, A. J. Balfour, Andrew Lang, Henri Bergson, Gilbert Murray, Lord Rayleigh.

Est-ce un signe de bon sens ou de lenteur d'esprit ? toujours est-il qu'en France le mouvement fut beaucoup moins rapide qu'en Angleterre. Les catholiques se détournaient de ces études, pour des raisons religieuses et morales ; les libres-penseurs, en raison de leur rationalisme souvent étriqué et tranchant.

La *Société de psychologie physiologique* ne vécut pas longtemps. Les *Annales des Sciences psychiques,* fondées en 1890, cessèrent de paraître en 1920 Mais depuis le 23 avril 1919, nous avons un *Institut Métapsychique international* qui publie la *Revue métapsychique*.

Les initiateurs de ce nouvel organe sont deux médecins. Le Dr Geley avait, au cours de la guerre, pris contact avec le professeur italien Santoliquido. Ce dernier s'intéressait aux faits spirites ; il voulait les étudier scientifiquement. Tous deux, ils rencontrèrent un gros négociant en vins, Jean Meyer, spirite, qui accepta de patronner leurs recherches. Le Conseil d'Etat fut saisi d'une demande en règle ; il y eut des rires, mais finalement le nouvel Institut fut reconnu « d'utilité publique. »

Il groupe des médecins et des savants éminents. Charles Richet donna au nouvel Institut un code de recherches et de résultats déjà acquis, en publiant, en 1922, son *Traité de Métapsychique*. Il y posait les principes, l'ampleur, les limites et l'histoire de la nouvelle science. C'est lui qui est l'auteur de la division indiquée plus haut des phénomènes en *intellectuels* et *physiques,* mais il nomme les premiers *subjectifs,* et les seconds *objectifs*.

M. Johannet se demande si cette division comprend bien tous les phénomènes connus. Il cite deux séries de faits extraordinaires : 1° dans certains cas, le corps humain d'individus privilégiés devient pour un temps insensible aux flammes. Cela serait à la fois objectif et subjectif. — 2° Autre exemple, concernant un phénomène permanent et proche, donc facile à vérifier : la production mystérieuse de certaines quantités d'eau.

« Il s'agit du Tombeau-des-Saints, situé en Catalogne française, à Arles-sur-Tech. Ce sarcophage médiéval, muni de son couvercle, passe pour avoir été apporté miraculeusement d'Asie, voici plusieurs siècles, sur les flots de la Méditerranée... Ce tombeau qui est vide, semble produire sans discontinuer de l'eau, par suintement intérieur. Il y a environ un siècle, le préfet des Pyrénées-Orientales et l'évêque de Perpignan pr cédèrent à une opération concertée : le sarcophage fut examiné, visité, sondé, soulevé de terre, privé de toute adhérence au sol, placé sur quatre blocs de pierre et scellé de leur double sceau. Une ouverture fut seulement ménagée, à la jointure du couvercle, par où puiser l'eau avec une petite pipette. L'étrangeté du phénomène ne consiste pas dans la quantité d'eau produite, mais dans sa continuité. La plupart du temps, cette quantité est médiocre. Si l'on en puise avec persistance, on arrive même à tarir le sarcophage et il faut attendre un peu avant qu'elle revienne. Mais il y a des moments où la production est tellement forte que l'eau déborde, ruisselle par terre et s'écoule en formant un petit rio. Voilà un phénomène déconcertant, peu connu et bien digne d'être étudié. »

Oui, mais pourquoi faire entrer ce phénomène dans la métapsychique ? C'est ce que, pour ma part, je ne vois pas du tout. A ce compte, le phénomène du sang de S. Janvier devrait y entrer encore de préférence, puisque ce sang a appartenu à un être psychique. Mais cette eau, d'où vient-elle ? En quoi peut-on en faire un fait de psychisme inconnu ? M. Johannet le rapproche du fait des *lieux hantés,* et c'est pour cela qu'il le rattache à la métapsychique. Mais c'est une interprétation.

Il parle aussi des « feux follets » : — « Pour peu qu'on examine la question, écrit-il, l'explication par le gaz des marais n'est pas admissible une minute. D'abord les phénomènes ne se présentent pas d'une façon uniforme. Parfois, mais pas toujours, ils semblent révéler la présence ou l'action d'une sorte de force intelligente, probablement liée à un psychisme à détecter. De toute façon, l'origine des feux follets paraît multiple. » — C'est bien possible. Mais j'avoue mon ignorance totale de la question, n'ayant jamais constaté ce phénomène.

Et voici une autre catégorie de faits : « les visions grandioses dans les airs. » On les explique par *le mirage*. Mais cette explication est visiblement insuffisante, assure M. Johannet : — « Par exemple, dit-il, il se produirait en Crète un phénomène récurrent connu sous le nom des « hommes de la rosée. » Dans une certaine région, à l'aube, des paysans ont vu défiler des légions d'hommes armés. Dans d'autres cas analogues, ce sont aussi très souvent des armées en marche qui apparaissent. Parfois la vision est prémonitoire et affecte toute une collectivité. »

Les métapsychistes tentent hardiment de faire rentrer dans le cadre de leur science en formation même des faits que la théologie mystique pourrait *peut-être* — je souligne ce mot — réclamer, tel que celui de Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth.

Ce qui frappe d'abord dans son cas, c'est le *jeûne prolongé*. M. Johannet avance que ce cas « n'est pas aussi rare qu'on pourrait le croire. »

Il est vrai qu'il recourt à l'histoire même assez éloignée pour trouver quelque chose de semblable. Il cite, en 1587, « l'histoire d'une fille qui, depuis plusieurs années, dit un témoignage, ne boit, ne mange, ne dort et ne jette aucun excrément. » Surveillée de près pendant deux semaines, on avait constaté que, pendant ce temps, elle n'avait « ni bu, ni mangé, ni uriné. »

Charles Richet a relevé 24 cas semblables, de 1587 à 1879. Il s'agit ordinairement de femmes. Richet lui-même a observé, pendant 58 jours, une femme de 29 ans, exerçant une profession intellectuelle. Pendant ce temps, elle maigrit de 2 kilos. Mais en calculant ces 2 kilos et le peu de nourriture qu'elle prenait, il aboutissait à ce résultat : cette personne n'avait absorbé que 12,6 calories par kilogramme de poids et par 24 heures, alors que la moyenne normale est de 55 et que chez les peuples les plus mal nourris des pays chauds, elle s'élève à 40. Mais Richet ne fait pas entrer ces faits dans la métapsychique. M. Johannet le lui reproche, à tort selon nous.

Tout récemment, un universitaire très méthodique, M. Olivier Leroy, agrégé d'anglais, docteur en droit et ès-lettres, a publié un volume sur *La lévitation* et un autre sur *Les Hommes salamandres*. Cela pourrait faire aussi deux curieux chapitres de la future science.

Par contre, M. Johannet reconnaît que les recherches sur « les mediums à effets physiques » n'ont donné aucun résultat. Ces recherches furent poursuivies principalement par le Dr Osty. Parlant des faits étudiés, voici ce que dit cet homme de science : « Leur matérialité les expose à l'imitation, l'illusionnisme étant relativement facile quand une lumière rouge, peu éclairante réduit, ou quand l'obscurité supprime le principal sens de l'observation : la vue. »

En somme, après un demi-siècle et plus d'observations, la *Society for psychical research* demeure très affirmative pour tout ce qui regarde les faits de télépathie ou de préconnaissance, mais totalement incertaine sur la sincérité des phénomènes d'action paranormale sur la matière. Les tables tournantes, les matérialisations, l'ectoplasmie, tout cela est probablement supercherie ou illusion. Ou bien les acteurs trichent ou bien ils agissent inconsciemment sur la table ou la matière mise en mouvement ou utilisée pour leurs opérations. Voilà du moins ce que l'on devait conclure avant 1930.

Le Dr Osty a raconté quelles ruses il avait dû mettre en œuvre pour démasquer un medium polonais des plus connus, Madame Stanislawa P. :

« Cette personne fut finalement photographiée en train de déplacer le plus simplement du monde, d'un geste trop humain, avec sa main gauche, habilement dégagée de ses liens cousus et cachetés, l'objet qui devait bouger tout seul par contact paranormal. Il avait fallu imaginer une batterie photographique fixée sur un volet mobile, ne prenant place dans le laboratoire qu'à la faveur de l'obscurité. Des prodiges d'adresse avaient dû être employés pour dissimuler le magnésium. Le cliché pris était à tous égards superbe. Mais il revenait à 13.000 francs. »

Ce n'est là qu'un exemple. Il fallut une ingéniosité extraordinaire, une patience merveilleuse, aux expérimentateurs de l'*Institut métapsychique* pour dépister toutes les supercheries des mediums. L'instrument le plus précieux a été le dispositif photographique indépendant de la lumière blanche. Puisque le medium tient tant à l'obscurité, c'est qu'il a pour cela de graves raisons ; il faut donc lui laisser son obscurité. Mais il faut le contrôler à son insu, au moyen d'appareils utilisant des plaques sensibles à l'ultra-violet ou à l'infra rouge, de telle façon qu'il ne puisse soupçonner le contrôle. Le fils de M. Osty, qui était ingénieur, arriva à résoudre le problème. D'ingénieux mécanismes furent construits ; les mediums furent surveillés à leur insu par des appareils ultra-sensibles, se déclanchant automatiquement :

« Voici, dit M. Johannet, le détail du dispositif adopté, au début des séances. Un projecteur de radiations infra-rouges envoyait un large faisceau d'invisible lumière, réfléchi par des miroirs plans autant de fois qu'on le voulait, à une cellule photo électrique, laquelle, par un relais, commandait l'ouverture d'un grand obturateur inséré dans le plafond de la salle des séances. Cet obturateur s'ouvrait subitement et, pendant un dixième de seconde, inondait le laboratoire d'ultra-violets dès que quelque chose pénétrait dans l'infra-rouge dont, au préalable, on avait baigné l'objet à surveiller. Cet obturateur de l'ultra-violet déclenchait lui-même, dès qu'il était mis en mouvement, l'ouverture d'un autre obturateur, l'obturateur d'un appareil photographique à objectif de quartz, qui prenait une image au 50e ou au 100e de seconde. Dès lors. tout geste en direction de l'objet litigieux, de même que tout déplacement du même objet par cause paranormale, déterminait une prise d'images. »

Une grosse difficulté provenait parfois de ce que le medium, pris de méfiance, refusait de travailler dans un cabinet qu'il sentait armé de la sorte.

Mais après diverses éliminations de mediums convaincus de fraude, il s'en est trouvé un, Rudi Schneider, qui consentit à jouer le franc jeu et qui, avec des pouvoirs relativement faibles de medium, a plus servi la science que tous ses prédécesseurs. M. Johannet a assisté, en 1933, à plusieurs des innombrables séances d'études de M. Osty avec Rudi Schneider. Je lui laisse la parole :

« Le medium, mécanicien de son métier, est un excellent garçon, l'air franc et ouvert, doux et gai, excessivement naturel... Il ne cherche même pas à savoir si on le contrôle, il se prête à tout ce qu'on veut. Il est vêtu d'un pyjama. Nous pénétrons dans une salle complètement obscure. Rudi prend place à l'extrême droite, face aux assistants. Son vis-à-vis l'empoigne par les bras, le serre entre les genoux. Le silence est profond, général. Comme la plupart des mediums de provenance spirite, Rudi donne à la libération de son subconscient un nom et une personnalité : Olga. Mais, contrairement à beaucoup d'autres, pour qu'Olga se

manifeste, le recueillement est d'obligation. Pas un bruit On ne voit rien, ni personne. C'est à peine si on discerne par moment un bruit plus fort de respiration. Où sommes-nous ? Brusquement, un soupir, un raclement de chaise, un autre soupir. Si nous étions près du medium, nous constaterions que tous ses muscles se sont prodigieusement raidis. C'est la transe, c'est Olga : « Bonjour, Olga. Comment allez-vous, Olga ? Serez-vous gentille, Olga? » — Car maintenant, la consigne est levée, que dis-je, la parole est enjointe. Dès qu'Olga se manifeste, il faut parler continuellement, tous, le plus possible, sans s'occuper d'elle d'ailleurs. Politique, littérature, voyages, tout est bon. Faut-il l'avouer ? ce n'est pas drôle. On découvre, dans ce noir, que la moitié du charme de la conversation et les trois quarts de sa signification résident dans la physionomie de l'interlocuteur. La théorie du langage par gestes qu'un savant jésuite a poussée si loin, a dû lui venir, j'imagine, pendant une séance de ce genre. Très vite les voix languissent, les sujets se vident. L'étrange brouhaha de la prise de contact s'apaise, on perçoit le roulement de quelque auto avenue Niel. Mais le Dr Osty veille. Rien n'échappe à sa vigilance Impitoyable, il rappelle à l'ordre les récalcitrants, dont certains déjà s'endorment et penchent dangereusement sur leurs chaises ; il pousse l'altruisme jusqu'à indiquer des thèmes de conversations. Anglais et Français font fréquemment la comparaison de leurs impôts respectifs et couvrent de leurs gémissements la faible plainte des mediums. »

Que devient pendant ce temps-là Rudi Schneider ? Il est en transe. Cela se traduit par un halètement caractéristique, rappelant celui d'une locomotive de chemin de fer économique à une côte. Tout le monde sait, qu'à l'état normal, la fréquence de la respiration est de 15, environ, à la minute. Or, on a établi sur la poitrine du medium un appareil enregistreur : sa respiration atteint le chiffre invraisemblable de 300, et parfois, pendant quelques secondes seulement, 400 et même 420, à la minute. Et le minimum, pendant la transe, ne tombe pas au-dessous de 120. Chaque séance dure de deux à trois heures, coupées par deux pauses de dix minutes. Ce halètement n'est interrompu que lorsqu'Olga veut dire quelque chose. En bonne Autrichienne, Olga ne parle qu'allemand. « C'est une petite voix très douce, très féminine, caressante même, qui sort de la bouche de ce grand garçon, dont on devine la présence là-bas au bout. Que veut Olga ? Tantôt Olga demande que l'on parle, tantôt que l'on compte en chœur jusqu'à 10. » Le Dr Osty donne le signal, tout le monde compte avec lui, en allemand en général.

Le but de cet effort est d'obtenir la condensation de la « force ». Mais Rudi n'arrive qu'à de maigres résultats. Chose curieuse : les dispositifs savants du Dr Osty révèlent qu'une *force* envahit en effet la table où se trouve l'objet à mettre en mouvement. Mais Rudi a beau tendre toutes ses énergies psychiques, il est très rare qu'il puisse aboutir au déplacement paranormal que l'on demande de lui. Un dialogue s'engage avec Olga : « Liebchen, vous ne voulez pas remuer le mouchoir ? — Oui, je vais le remuer, laissez condenser la force. — Courage, Olga, petite Olga, soyez aimable, lancez le mouchoir par-dessus le paravent. — Oui, je vais le faire, parlez ! » La conversation reprend. Le halètement de Rudi devient plus pressé que jamais. Une tension de tous ses muscles se produit. Ses mains, enfermées dans des bandes phosphorescentes, pour faciliter le contrôle, décrivent une sorte de moulinet, comme s'il déroulait un fil. De fait, il se dégage de sa personne une « force » inconnue, qui envahit la zone inondée de rayons infra-rouges. Mais cette force, — peut-être parce que ses aptitudes de medium sont en décroissance, — ne réussit que rarement à accomplir le déplacement qu'on attend d'elle. En 77 séances, il n'a été constaté que 7 déplacements paranormaux.

Pour expliquer le halètement, le Dr Osty y voit un moyen inventé par l'organisme de Rudi pour éliminer le gaz carbonique dégagé par le travail musculaire intense dont témoigne le raidissement extraordinaire de tout le corps. Il y a là en effet une énergie formidable qui doit correspondre à quelque chose, d'autant plus que ni le pouls, ni la tension artérielle, ni l'équilibre chimique du sang n'accusent de perturbation notable. La transe cesse dès que le silence est rétabli et Rudi n'en paraît pas incommodé. Il a beaucoup transpiré, et c'est tout ; il a soif, quelques verres d'orangeade rétablissent l'équilibre.

Mais il reste acquis que, dans la transe, une substance vivante, lancée à distance sur l'objectif à atteindre, mais toujours sous l'action de la volonté du medium, émane de sa personne. Les vérifications les plus minutieuses ont été faites. Il a été établi que la lumière gêne la condensation ou émanation de cette substance ou force mobile, qui sort du medium et rentre en lui à son commandement. Les rayons rouges sont ceux qui la gênent le moins. Il est probable que les études faites sur Rudi ont permis de déceler une loi inconnue de la mediumnité. De très grands mediums doués d'une action plus rapide et plus énergique doivent exister. Il est malheureusement acquis aussi que les grands mediums, dès qu'ils ont la connaissance de leur puissance et de leurs aptitudes, cherchent à les agrandir encore par la fraude.

L'étude de Rudi a été particulièrement fructueuse, en raison de sa parfaite bonne foi et de l'état réduit de ses aptitudes. Il est probable, pense le Dr Osty, que l'on a pu saisir sur lui « l'extériorisation de l'énergie à des états de plus en plus rapprochés du communément productible. »

Les grands mediums sont rares. Mais il est possible que la faculté de faire tourner des tables se rattache à une extériorisation assez commune. Les expériences faites avec Rudi Schneider, depuis 1930, permettent de croire qu' « il y a quelque chose. »

Mais l'on n'est encore qu'au commencement des recherches. S'il y a « quelque chose », une force que nous pouvons faire sortir de nous-mêmes,

qu'est-ce que cette force? D'où vient-elle? Quelles sont les lois de son action? Voilà ce que l'on voudrait savoir. Malheureusement les expériences coûtent très cher. L'équipement scientifique de l'Institut métapsychique a exigé des sommes considérables. M. Meyer, le premier mécène de l'Institut, est mort ; et avec la crise actuelle, on trouve difficilement les ressources nécessaires pour financer les expériences.

« Dès maintenant, conclut M. Johannet, il est établi de façon irréfutable que l'esprit dispose dans certains cas d'un pouvoir direct, intime, spécial sur la matière, — pouvoir organisateur et conducteur, plus prompt et autrement efficace que ce que le jeu normal des réflexes nerveux nous permet d'observer. Derrière la vie que nous révèlent nos sens et notre conscience claire, bien audelà même du subconscient, il existe un autre plan de l'être ordinairement imperceptible, qui participe d'un plan de vie tout différent de celui où nous sommes appelés à exercer notre intelligence. »

M. Johannet paraît, si l'on peut ainsi dire, tout à fait emballé par les promesses d'avenir de la métapsychique. Nous avons peine à le suivre dans ses conclusions. Il avoue que les mediums sont rares. Il ne semble pas que le petit nombre d'individus qui ont des aptitudes sortant de l'ordinaire et le petit nombre des instants où ils exercent leurs aptitudes puissent changer grand' chose à l'évolution générale de l'humanité. C'est pourquoi, lorsqu'il nous dit, en terminant, que « les trouvailles de ces dix dernières années sont un garant des trouvailles à venir, au cours de ce XXe siècle dont on a dit qu'il serait le siècle de la métapsychique », nous voulons bien admettre que des phénomènes mystérieux jusqu'ici pourront être expliqués, mais il ne s'agira en tout cas que de phénomènes sans grande influence sur la vie courante, sur le grand fleuve de la vie humaine. Bref, on satisfera des curiosités, mais on ne soulèvera pas des montagnes. Cela est réservé à la foi, et la foi est un phénomène spirituel, non un phénomène spirite !

IV

Pour terminer cette Causerie, je voudrais emprunter quelques pensées utiles ou qui me semblent telles à la vaillante revue américaine *The Commonweal,* dans son nº du 29 mars, sous ce titre difficile à traduire : *Building for citizenship,* littéralement : *Construction pour le civisme.*

M. Harold Fields, auteur de cet article, s'attaque au problème du communisme aux Etats Unis. Il prend ce problème par son côté le plus palpitant. Il constate que les Etats, les nations, les sociétés sont divisées par la lutte des classes. Il voit là un danger pour le « civisme », c'est-à-dire pour la communion intime de chaque membre de la société avec la société même. Qu'est-ce qu'un communiste? C'est un mécontent. Il est mécontent de quoi ? De l'ordre social existant. Les attaques agressives des communistes contre la société nous obligent à une révision de nos points de vue, à un examen de conscience. Il y a quelque chose de gâté, de pourri dans nos institutions. Ce qui était sain hier ne l'est plus aujourd'hui. C'est à la société démocratique de prouver son droit et sa valeur. Le civisme aujourd'hui doit être un renouveau d'activité dans les églises, les écoles, les organisations civiques en vue de reformer le faisceau des liens sociaux qui est en train de se dissoudre sous la poussée de la haine des classes. Les gouvernements se rendent-ils compte de leur devoir à ce sujet? L'auteur se le demande pour les Etats-Unis. Nous pouvons nous le demander pour la troisième République. La philosophie du laïcisme, le principe secret qui inspire nos institutions, notre école publique, tout notre système social officiel tendent-ils, oui ou non, à résorber les puissances de haine, à refaire l'unité sociale, à rétablir le sens de la fraternité perdue? Voilà le problème essentiel de l'heure.

Nous sommes bien obligés de dire que *non*. La philosophie du communisme révolutionnaire est la même que celle des institutions établies. Ces institutions, sous le régime maçonnique qui nous étreint, sont fondées sur le postulat de l' « incrédulité absolue. » Il n'y a pas d'âme, il n'y a pas de vie future, pas de ciel ni d'enfer. On ne redira jamais assez les phrases de Renan, dans *L'Avenir de la Science*. Parlant du système économique actuel, il écrit :

« Autrefois, au temps du christianisme, cela n'était pas aussi révoltant ; au contraire, le sort du malheureux et du simple était, en un sens, digne d'envie, puisqu'ils étaient plus près du royaume de Dieu. Mais on a détruit le charme. Il n'y a plus de retour possible. De là une affreuse, une horrible situation, des hommes condamnés à souffrir sans une pensée morale sans une idée élevée, sans un sentiment noble, retenus par la force comme des brutes en cage. Oh ! cela est intolérable !... Mon Dieu ! C'est perdre son temps que de se tourmenter sur ces problèmes. Ils sont spéculativement insolubles. Ils seront résolus par la brutalité !... Ces terribles problèmes sont insolubles à la pensée. Il n'y a qu'à croiser les bras avec désespoir. L'humanité sautera l'obstacle et fera tout pour le mieux ! Absolution pour les vivants et eau bénite pour les morts !. . M. Pierre Leroux a raison. Nous avons détruit le paradis et l'enfer. Avons-nous bien fait? Avons-nous mal fait? Je ne sais. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la chose est faite. On ne replante pas un paradis. On ne rallume pas un enfer. Il ne faut pas rester en chemin. *Il faut faire descendre le paradis ici-bas pour tous...* Quand le prêtre, au milieu d'une assemblée de croyants, prêchait la résignation et la soumission, parce qu'il ne s'agissait, après tout, que de souffrir quelques jours, après quoi viendrait l'éternité, où toutes ces souffrances seraient comptées pour des mérites, à la bonne heure! Mais nous avons détruit l'influence du prêtre et il ne dépend pas de nous de la rétablir. Nous n'en voulons pas pour nous; il serait trop étrange que nous en voulussions pour les autres... Depuis le commencement du monde a-t-on vu un seul exemple de ce miracle : l'incrédulité menteuse et hypocrite faisant des croyants ?

— Eh bien ! nous allons nous convertir !... De tous les partis, c'est le plus impossible ; les religions ne ressuscitent pas ; ne se convertit pas qui veut. Vous avez pu chasser Voltaire de votre bibliothèque, vous ne le chasserez pas de votre souvenir, car Voltaire, c'est vous-mêmes !... Reste la force ! Faites bonne garde. — Oh ! ne vous y fiez pas ; les ilotes en minorité sont encore les plus forts. Il suffira d'une maladresse, d'un faux-pas pour qu'ils vous poussent, vous renversent et vous écrasent... Je crois, comme les catholiques, que notre société profane et irréligieuse, uniquement attentive à l'ordre et à la discipline, se souciant peu de l'immoralité et de l'abrutissement des masses, pourvu qu'elles continuent à tourner la meule en silence, repose sur une impossibilité.. [1]. »

On ne pouvait dire plus fortement que l'humanité sans la foi marchait vers une impasse. Au temps de Renan, le fond de l'impasse pouvait encore paraître un peu éloigné. Maintenant, nous le touchons et nous constatons avec effroi qu'il conduit à un abîme. Renan avait beau dire ; il n'y a pas d'autre moyen de reconstruire la société que de revenir à la foi.

« Le problème actuel, écrit M. Fields, est celui de la construction de la foi. C'est vers la foi que tous les efforts des éléments révolutionnaires tendent. C'est la foi qu'ils veulent détruire. Ils savent que s'ils démolissent la foi, la clef de voûte tombe et avec elle tout l'édifice social. Nos écoles et nos Eglises doivent donc intensifier le travail de la reconstruction de la foi. »

Et il cite les exemples récents : au Mexique, en Russie, en Espagne, tout ce que la Révolution tente affecte d'abord la destruction de la foi. Partout où la destruction de la foi a abouti, les institutions sociales s'effondrent.

Aux Etats-Unis, la propagande communiste, restée jusqu'ici assez inopérante, rencontre maintenant un terrain favorable. « Elle s'adresse aux chômeurs et aux jeunes. Nous devons donc combattre le chômage, en trouvant du travail ou du secours pour ses victimes. A mesure que le travail reparaît, une cause profonde de mécontentement disparaît. »

Le second Front est celui de la jeunesse. Le communisme attaque la jeune génération américaine. Tous les révolutionnaires font de même. Comment nous opposer à leur action néfaste ?

On ne convertit pas les communistes par la répression policière. Au contraire, on leur donne la fierté de la persécution pour leurs idées ; ils se glorifient de la répression subie, comme d'une marque de courage dans leur conviction. On ne s'opposera donc pas au progrès du communisme par des menaces. Ils font appel à la logique du sentiment : pas de paradis, donc seulement la vie présente. Mais les hommes sont égaux : donc toute propriété est un vol à la communauté. Tout ce que les uns ont en trop est le bien pris sur les autres ! Cela est irréfutable, si l'on admet le postulat de l'incrédulité moderne, à savoir, qu'il n'existe que la vie présente et que tous les biens désirables pour le bonheur de l'homme sont les biens matériels.

M. Fields voit très bien d'autre part que c'est aussi la démocratie qui est battue en brèche. Le communisme n'admet pas la démocratie, parce que la liberté tend à l'inégalité. Dans la mêlée libre, les plus forts ou les plus intelligents écrasent les plus faibles. Le communisme exige cette impossibilité : réduire à l'impuissance les égoïsmes lancés à la poursuite des biens terrestres ! C'est pourquoi il fait appel à la force seule, comme si la force elle-même ne profitait pas à qui la manie et l'exerce !

Où est donc la solution ?

Uniquement dans la révision des valeurs mises en circulation par l'incrédulité. Les valeurs ne sont pas toutes d'ordre économique. *L'objet suprême de la vie, n'est pas la fortune, mais le salut de l'âme.* Tant que l'on n'aura pas rétabli cette vérité dans les esprits, il n'y aura pas d'équilibre dans les sociétés. Mais le grand danger, c'est que cette vérité même ne serve, comme il est arrivé trop souvent, qu'à couvrir des égoïsmes pharisaïques. Une réorganisation sociale basée sur l'Evangile, l'amour des pauvres autrement qu'en paroles, la charité effective exercée surtout envers les plus dénués, les plus infortunés de la famille humaine, voilà ce qui assurera le rétablissement de l'ordre.

Il faut reconnaître que nous sommes encore bien loin d'un tel idéal ! Et ce qui nous afflige le plus, c'est que les hommes responsables de nos destinées ne semblent pas voir même les données du problème. Tout entiers aux tâches matérielles, ils négligent les tâches spirituelles. Ils ne semblent plus capables de rien que de manier des chiffres, de discuter des taux d'emprunts ou de taxes, de calculer des forces militaires ou économiques. Nous tournons toujours dans le cercle infernal. Le ciel est caché à nos yeux et les étoiles ne brillent plus sur nos têtes.

Nous ne détruirons le communisme que lorsque nous aurons rendu confiance aux mécontents dans la justice de notre système, lorsque nous ferons appel contre eux à autre chose qu'à la force, lorsque nous saurons leur présenter un idéal humain capable de les captiver et de les soustraire à la contagion de l'erreur matérialiste.

Quand nous regardons les grands corps des sociétés contemporaines, nous les voyons soit divisées, scindées en deux par la question de l'accession au bien-être, c'est-à-dire par la haine des classes, soit réduites à l'unité du dehors, par l'exercice d'une violence contraignante, telle que l'Allemagne ou la Russie nous en offrent le spectacle effarant et odieux.

Pour sauver à la fois l'unité nationale et la liberté du citoyen, c'est-à-dire la dignité de l'homme, il faut faire machine en arrière, il faut

[1] Tout cela, qui est dans le sens de l'article de *Commonweal,* mais que Renan a exprimé avec plus de clarté et de force, se trouve dans *L'Avenir de la Science,* p. 326-335.